CONSTANTINOPLE

Une visite d'actualité chez le sultan de Turquie

Si l'on refait un jour le recensement des merveilles du monde, il ne faudra pas omettre l'entrée du port de Rio-Janeiro, l'entrée de Lisbonne par le Tage, enfin, l'entrée de Constantinople par la mer de Marmara. De celle-ci surtout j'ai gardé un vivant souvenir.

A gauche, Stamboul. En face, séparées de Stamboul par la Corne d'Or, Galata et Péra. A droite, séparée de Stamboul, de Galata et de Péra par la mer et le Bosphore, Scurati... Là, l'Europe, ici, l'Asie. Avec ses quatre villes en une réunies, Constantinople commence et termine deux mondes.

De Stamboul, on voyait le château des Sept-Tours, épouvantail farouche, et la longue ligne noire des murailles antiques, et les six bosses enchevêtrées. De Galata et de Péra, sur le fond, capricieusement boursouflées, en un désordre aussi confus, les collines riantes. Et, posé en éventail sur les replis du mont Bourgourlou, Scutari, l'asiatique émergeait sur la droite avec son vaste cimetière, dont les arbres dentellent l'horizon, étalé comme un parc royal.

Et de toutes ces hauteurs crénelées de la grande ville orientale, encadrant les dômes épars des mosquées, blancs et droits comme des cierges, s'élançaient à l'infini les pimpants minarets qui piquent les cieux de leurs flèches élancées où scintille le croissant d'or.

Les maisons surgissaient maintenant, claires et colorées, dans l'éblouissement du réveil, éparpillées au hasard dans le désordre des collines qui forment de loin un gigantesque amphithéâtre. Et, bordant une double ligne de palais élégants, d'une blancheur de lait, et de konaks enfouis à demi dans la verdure, le Bosphore étendait en ruban ses flots d'un vert émeraude qui marient deux mers et baignent deux mondes à la fois.

Il est un dernier tableau, d'une beauté étrange et saisissante, qu'on observe avant de débarquer : le port et son mouvement. Steamers aux larges carènes bedonnantes, cuirassés au repos gardant la ville immense, yachts de plaisance, légers caïques sillonnant la rade en tous sens parmi les felouques coquettes et les gros paquebots : c'est un véritable fouillis. Et partout des crachements de fumée, des mugissements de sirènes, des hissements de voiles et des appels de bateliers.

La pointe du Sérail contournée, au milieu de la cohue mouvante des barques et des "steamboats", sans attendre même que nous ayons stoppé, des caïques se précipitèrent et s'accrochèrent de tous côtés aux cordages, tandis qu'une foule disparate de solides gaillards, se hissant à force de bras par les hublots, envahissaient le pont en baragouinant toutes sortes de langues.

* * *

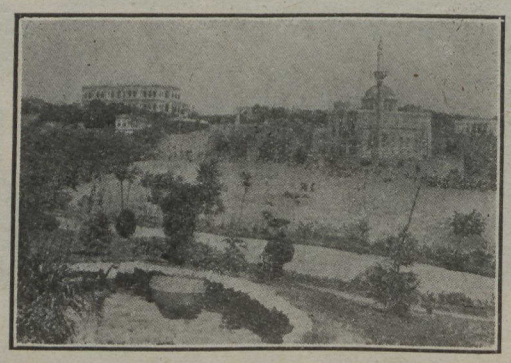
Il me plaisait de courir seul, à l'aventure, à travers la ville, et deux choses me frappèrent d'abord : le mauvais état des rues et la rareté des véhicules. Ah ! ces rues, ce pavé ! "Figurez-vous, raconte Albert Millaud, les ornières les plus boueuses, les pierres les plus aiguës, les galets les moins ronds. On se sent brisé dans les jointures, piqué depuis l'orteil jusqu'au talon. Et, pour comble d'agrément, vous ne pouvez pas faire un pas sans éveiller un chien qui dort au milieu de la rue et qui se redresse en grondant." Rien d'exagéré dans ce tableau. Tant que dure l'hiver, qui est généralement très mauvais, on ne marche pas, on patauge. Pour comble, les voitures sont presque introuvables. Pas de charrettes ni de camions, dans ce port que sa situation unique rend si commerçant. Les "hammals" les remplacent. Le hammal est à la fois débardeur et portefaix. Il est robuste et bien campé. Les chameaux ne pullulent pas à Constantinople comme à Smyrne ; on n'y rencontre que de rares caravanes. Les hammals remplacent ici les chameaux, comme à Smyrne les chameaux remplacent les haquets.

Deux forts bâtons sur leurs épaules, deux bâtons croisés au centre desquels pendent futailles et ballots, les hammals s'élancent au pas de course, bousculant tout sur leur passage.

Si les rues sont tortueuses et délabrées, les boutiques, la plupart bâties en bois, sont à l'avenant. Dans le désarroi des collines, elles dégringolent pêle-mêle le long des rues en zig-zag. Il n'y a de véritables magasins qu'à Péra et à Galata, dans les deux quartiers "francs" ("franc" est ici employé pour européen et non pas pour français), où des enseignes dans toutes les langues attestent l'extrême variété des colonies.

Le port de Galata

Le grand bazar



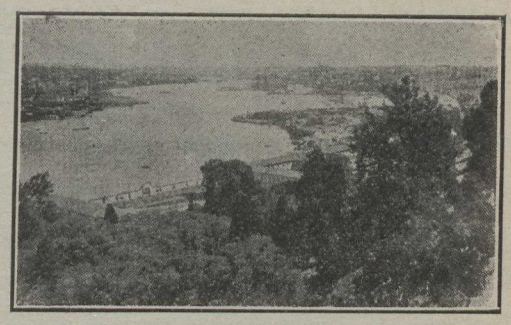
Le palais de Yildiz

La Mosquée Hamidié

Sainte Sophie, vue extérieure

Quel est le chiffre global de la population ? Nul ne saurait le dire exactement. Une foule de rues n'ont pas de nom, et je ne vois guère que celle de Péra qui porte des numéros. Un recensement serait difficile. Force est de calculer approximativement et de se dire : il y a environ 100,000 maisons à Constantinople pour une enceinte de 10 à 12 milles. A 10 habitants par logis, cela fait un million. Sur ce million, il faut bien compter 300,000 étrangers, la plupart Grecs ou Arméniens.

De par ce mélange de races, la diversité est grande des types et des costumes. Des costumes



La Corne d'Or, vue générale

locaux, d'ailleurs, on a pu dire qu'aucun ne ressemblait à l'autre ; leur bariolage est infini comme la palette d'un peintre. Deux coiffures dominent : le fez rouge et le turban, rouge aussi ou vert, si celui qui le porte a fait le pèlerinage de la Mecque, pèlerinage que tout musulman est tenu de faire une fois au moins dans sa vie. Le fez accompagne généralement la redingote noire introduite en Turquie par le sultan Mahmoud et de rigueur pour l'innombrable légion des fonctionnaires. Le turban exige la veste courte, non boutonnée, ornée chez quelques-uns de passementeries ; les manches larges et évasées ; la culotte bouffante serrée au mollet, enfin, le cafetan et les babouches traditionnelles. Veste, culotte, cafetan, babouches, le tout est de couleur éclatante, rouge, vert, jaune, bleu, — et le tout sale également.

Pour les femmes, la mode "franque" s'introduise peu à peu. Peu à peu, elles l'ont appropriée à la tradition. Leurs robes ont une tournure "parisienne", et, tout en absorbant force boulettes de riz pour s'engraisser, — car l'obésité chez la femme est aux yeux du Turc un signe de beauté, — elles ne dédaignent pas de se sangler dans des corsets. Par exemple, elles restent fidèles au "féredjé", qui est une sorte de manteau sans manches, ample comme un domino, et surtout au "yachmack", le double voile blanc qui cache le visage et qu'impose la superstition religieuse.

Grecques et Arméniennes portent des chapeaux. Les Turques, elles, ne se sont pas affranchies du "hoto", petite toque ronde parsemée de broderies, de fleurs, de pierreries même quelquefois.

Chez les femmes du peuple, le "hoto" est remplacé par un long foulard qui les encapuchonne et tombe comme un voile sur les épaules. Les plus misérables, qui n'ont ni "hoto", ni foulard, ni "yachmack", relèvent leurs jupes et s'en couvrent la tête : car la femme turque commettrait un sacrilège qui montrerait son visage à un autre homme qu'à son mari.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout ce peuple va et vient, indifférent à tout, dans les rues sales et défoncées. Les gens ne marchent pas, ils grouillent. Ils ne se dirigent pas vers un but, ils passent. Et on les voit aller, le front rêveur, les yeux plongés dans le vide où s'alanguit leur pensée paresseuse. Un Turc qui restera douze heures sans s'asseoir, restera de même assis douze heures, sans bouger, en fumant son chibouk (narguilhé). Dans ces méchantes boutiques enfumées que sont les cafés turcs, il fait des séances qui durent des heures, accroupi sur une table, les jambes repliées comme un tailleur sur un établi, ne donnant signe de vie que pour aspirer le narcotique du chibouk.

Cette prostration qui frise l'état comateux, cet engourdissement physique et cérébral, cela s'appelle le "kief" ; c'est cette demi-existence qui précède le sommeil, c'est "la vie sous le boisseau". C'st lui qui incite le Turc à ne pas faire aujourd'hui ce qui peut être fait le lendemain. C'est lui qui a produit cette décadence qui fait croire à l'étranger qu'il a changé de siècle en changeant de climat. C'est l'intime et l'implacable ennemi de la race.

"Rêver, fumer, bâiller", telle semble être la devise des Turcs. Parmi les Levantins, d'une exubérance relative, on les reconnaît à la lenteur de leur marche et à leur gravité. Ce sont des silencieux ; ils ne parlent que contraints et se livrent souvent à des mimiques qui leur évitent la fatigue d'ouvrir les lèvres ; ils ne chantent jamais. Les femmes elles-mêmes croiraient se déshonorer en chantant. Jamais un mot pour saluer. Pas de "bonjour", pas de "bonsoir". Le geste seul : la main portée à la poitrine, à la bouche et au front, ce qui veut dire que le coeur, la parole et la pensée sont offerts à la fois. L'allégresse de la nature ne déteint pas sur eux.